

Citation style

Pallol Trigueros, Rubén: Rezension über: Gutmaro Gómez Bravo, Crimen y castigo. Cárceles, justicia y violencia en la España del siglo XIX, Madrid: Los Libros de la Catarata, 2005, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2007, 5 - Justices et criminalité, S. 1230-1231, DOI: 10.15463/rec.1189720031, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

2 - Voir, notamment, PHILIPPE ROBERT, « Les statistiques criminelles et la recherche, réflexions conceptuelles », *Déviances et société*, I, 1, 1977, p. 3-28.

3 - CHARLOTTE VANNESTE, *Les chiffres des prisons : des logiques économiques à leur traduction pénale*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; AXEL TIXHON, *Le pouvoir des nombres. Une histoire de la production et de l'exploitation des statistiques judiciaires belges (1795-1870)*, thèse de doctorat, Université catholique de Louvain, 2001 (à paraître, Genève, Droz, « Damoclès »).

Gutmaro Gómez Bravo

Crimen y castigo: cárceles, justicia y violencia en la España del siglo XIX

Madrid, Los Libros de la Catarata, 2005, 319 p.

Crime et châtement, ce titre annonce l'insertion de la recherche de Gutmaro Gómez Bravo dans le débat sur la mise en place des systèmes de répression du crime par l'État libéral, qui a connu une abondante production à partir des pistes ouvertes par Michel Foucault et prolongées par Michelle Perrot. Néanmoins, il ne faut pas conclure d'une façon précipitée qu'il s'agit ici d'un transfert mécanique des modèles d'interprétation et des approches méthodologiques classiques dans l'étude de la réalité espagnole du XIX^e siècle. Pour G. Gómez Bravo, la production historiographique issue du modèle d'interprétation autour du délit et sa répression, à travers la justice et les systèmes correctionnels, sert plutôt de contexte de réflexion que de modèle propédeutique pour la recherche. Peut-être, dans les milieux académiques espagnols, l'image du panoptique connu-elle un succès excessif ? C'est à partir de ce soupçon que l'auteur envisagea son travail.

En se plongeant dans la documentation judiciaire des tribunaux de première instance, G. Gómez Bravo a réussi à dresser un nouveau portrait de la violence dans l'Espagne du XIX^e siècle et des tentatives pour la maîtriser de la part d'une justice en profonde transformation. Tout d'abord, l'efficacité d'une justice qui évoluait des formes d'Ancien Régime vers une organisation libérale est mise en cause. Le système carcéral du XIX^e siècle dut s'adapter au contexte permanent de pénurie économique qui empêcha la mise en œuvre des discours

politiques. Dans le paysage des prisons provinciales et municipales créées après l'effondrement de la monarchie absolue, on ne retrouve pas ces machines à réprimer que l'on a souvent décrit d'après les lois et les intentions des libéraux triomphants, mais des établissements nés de l'improvisation, dont les pratiques et les caractéristiques rappelaient celles de l'Ancien Régime. La réalité quotidienne des tribunaux et des prisons, la gestion du crime et de son châtement au jour le jour, fut donc un produit de la tension entre les changements désirés et les inévitables continuités. Sur ce point, la résistance des membres de l'ancienne administration de justice – où les maires et l'Église catholique jouissaient d'un rôle central – face au processus de rationalisation et d'unification du système judiciaire entamé par la révolution libérale en œuvre est remarquable. C'est toute une dimension des conflits autour de l'affirmation de la division des pouvoirs, traditionnellement négligée par les études sur la révolution libérale espagnole qui est ici mis en valeur.

L'autre réussite du livre, également liée à l'analyse de la documentation judiciaire de première instance, est d'avoir su éviter une caractérisation du délit et de la violence en termes strictement politiques. Bien que l'auteur envisage l'analyse de la violence politique, il revendique également l'étude d'une conflictualité plus quotidienne : celle qui se produit dans l'environnement du voisinage, dans les communautés rurales qui, loin d'être des espaces périphériques dans l'Espagne du XIX^e siècle, représentaient la plus grande part de la réalité sociale. La conséquence de cette approche est un nouveau bilan de la violence, du délit et de sa répression par la justice au XIX^e siècle où, à côté de la dimension politique et sociale des crimes poursuivis, survivent, parfois entremêlés à ces dernières, des actes de violence et des délits dont la motivation est liée à des raisons plus banales, comme celles de la défense de l'honneur (*honra*) familial (au sens fixé par Calderón de la Barca). Considérer la persistance de cette violence quotidienne et son rapport avec la répression politique aux moments d'effervescence dans le processus de construction de l'État libéral espagnol (guerre d'Indépendance, restauration monarchique, guerre civile carliste) rend possible la critique

de certaines traductions trop mécaniques des conclusions sur le *primitivisme politique* de phénomènes comme le brigandage et la *guerrilla*.

RUBÉN PALLOL TRIGUEROS

Martin J. Wiener

Men of blood. Violence, manliness, and criminal justice in Victorian England
Cambridge, Cambridge University Press,
2004, 296 p.

Synthèse de belle ampleur, cet ouvrage est consacré à la violence masculine (principalement celle dirigée contre les femmes) et à sa répression judiciaire dans l'Angleterre victorienne. Une idée centrale, très redevable au concept de « civilisation » utilisé par Norbert Élias, organise le propos : jusque-là tolérée, voire considérée comme un trait « naturel » de comportement, la violence masculine est l'objet au XIX^e siècle d'une réprobation croissante, qui se manifeste autant sur le plan culturel et social, en lien avec la nouvelle donne sensible qui caractérise l'ère victorienne, que sur celui de la répression judiciaire, de plus en plus effective et sévère contre les hommes violents, les *men of blood*. L'argumentation de Martin Wiener se fonde sur une relecture érudite et attentive de la très abondante bibliographie consacrée aux affaires de crime et de justice, qu'il nourrit et complète d'un ample corpus de sources primaires (statistiques judiciaires, comptes rendus de procès, presse périodique et occasionnelle).

La tendance mise au jour par l'auteur ne pose guère de problème. Dans un contexte marqué par la décline progressive des violences interpersonnelles, les formes de la brutalité masculine font en effet l'objet d'une déqualification continue. Le processus affecte les relations entre hommes. M. Wiener montre par exemple combien les duels, les rixes, les matchs de boxes, les affrontements pourtant traditionnels entre soldats ou plus encore entre marins sont de plus en plus poursuivis et réprimés sévèrement, dans un souci de marginalisation de la violence physique. Mais le phénomène est plus sensible dans le cas des violences dirigées contre les femmes, qui constituent le cœur du propos. Les mauvais

traitements, les agressions sexuelles, les viols apparaissent en effet de plus en plus visibles, de plus en plus dicibles et sont désormais pris au sérieux par une institution judiciaire qui les condamne plus durement. Analysé de surplomb au travers des évolutions quantitatives ou saisi de façon plus qualitative à propos d'affaires singulières (et le livre joue finement sur ces changements de focale ou d'échelle), l'examen différentiel des poursuites contre les hommes et les femmes souligne de façon très claire combien la criminalisation des premiers répond à la victimisation des secondes. Les excuses traditionnellement invoquées pour justifier les violences masculines (« provocations » féminines, insultes, infidélité, adultère ou absence de préméditation masculine) sont de moins en moins retenues par des jurys (pourtant masculins), qui condamnent lourdement pour des actes qu'on n'hésite plus à qualifier pour ce qu'ils sont. À la fin du siècle, c'est dans l'alcoolisme ou la folie qu'il faut désormais chercher des justifications qui ne convainquent d'ailleurs qu'assez peu les tribunaux.

Ce mouvement est, selon l'auteur, l'un des effets de la reconfiguration des rôles hommes/femmes mise en œuvre par la culture victorienne. Le plus souvent interprétée en termes d'alourdissement du contrôle social ou d'édification d'un système normatif discriminant et paralysant, la morale victorienne est ici analysée dans une perspective moins univoque. En insistant sur la vulnérabilité féminine et en construisant à l'inverse la figure d'un homme brutal, violent, dangereux, sorte de « méchant » de l'imaginaire victorien (songeons par exemple au meurtre de Nancy par Bill Sykes dans *Oliver Twist* de Dickens), la société bourgeoise du XIX^e siècle travailla aussi à atténuer certaines des violences physiques qui pesaient sur les femmes. Produit des nouveaux standards de masculinité prônés par le victorianisme (auto-discipline, maîtrise de soi, protection des plus « faibles »), l'avènement de l'homme paisible et respectable signifiait également l'amorce d'un procès de pacification effective de certaines relations de genre. L'auteur n'ignore pas combien le mouvement contre les hommes violents procédait d'abord et peut-être surtout d'une logique de classe, soucieuse d'éradiquer une violence perçue comme le propre